Catherine COQUIO, *Rwanda. Le réel et les récits*

Paris, Éd. Belin, coll. Littérature et politique, 2004, 217 p.

Audrey Alves

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5752>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5752

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 438-440

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Audrey Alves, « Catherine coquio, *Rwanda. Le réel et les récits* », *Questions de communication* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2012, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5752> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5752>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Catherine COQUIO, *Rwanda. Le réel et les récits*

Paris, Éd. Belin, coll. Littérature et politique, 2004, 217 p.

Audrey Alves

RÉFÉRENCE

Catherine COQUIO, *Rwanda. Le réel et les récits*, Paris, Éd. Belin, coll. Littérature et politique, 2004, 217 p.

- 1 En 2004, au mois d'avril, la communauté internationale s'associait pour la première fois à la célébration d'un sinistre anniversaire : celui des dix ans du génocide des Tutsis du Rwanda. Dans la perspective de cette commémoration, une pluralité de créations et de publications en tout genre fait florès. Cette forte actualité conduit le lecteur à appréhender *Rwanda. Le réel et les récits* comme une narration supplémentaire sur le génocide, empreinte des dominantes du sentiment et de la dénonciation. Le sous-titre « *Le réel et les récits* » et le regard de spécialiste de l'auteur, professeur de littérature comparée à la direction de l'Association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides (Aicrige), dissipent très vite cette première aperception. En effet, cet ouvrage n'est pas une voix de plus, ajoutée au concert des récits sur le génocide ; il invite plutôt à en prendre la mesure. Pour ce faire, Catherine Coquio s'interroge sur le lien entre le réel et les structures discursives et entreprend une analyse des récits d'avant le génocide et ceux « d'après coup ». Une double analyse qui dicte la structure de l'ouvrage : du récit qui déforme le réel, qui attise la haine raciale et qui prescrit une réalité tragique (« 1894-1994 ») aux récits qui transmettent l'expérience génocidaire, susceptibles de déréaliser l'événement (« 1994-2004 »).
- 2 Dans une première partie, l'auteur propose de « revisiter un moment les sources d'un imaginaire exotique porteurs d'une idéologie à terme génocidaire » (p. 22). Pour amorcer cette exploration, le prologue adopte une forme toute particulière : un enchaînement d'extraits de récits disparates, des textes fondateurs de la philosophie

occidentale aux témoignages déchirants et imagés des rescapés du génocide, en passant par la prose rimbaldienne. Ce prologue peu conventionnel, qui surprend le lecteur, rend saisissante l'entreprise de l'auteur qui tente de démontrer le pouvoir des discours capables de (re)construire le réel, de faire autorité. Rapportons ici ce qui nous paraît essentiel : la fable raciale qui se lit déjà dans les récits des premiers explorateurs du Rwanda. Ces derniers se plaisent à entretenir « le prestige exotique » du pays « aux milles collines », longtemps inexploré et résistant aux diverses invasions. En effet, l'Afrique des Grands Lacs alimente les fantasmes européens parce que s'y trouvent les sources du Nil, ces mystérieuses sources dont la localisation reste énigmatique depuis l'Antiquité. L'exotisme géographique trouve rapidement son relais dans l'exotisme racial d'inspiration « biblico-scientifique » (p. 41) avec la figure mythique du « hamite », représentée par le tutsi et chargée « de surmonter le partage ancestral des races noires et blanches et de réconcilier deux familles bibliques : celle de Cham et celle de Sem » (p. 42). Les Occidentaux, explorateurs, missionnaires catholiques, colonisateurs et scientifiques ont repris à leur compte le mythe biblique de l'origine hamitique des Tutsis. Une race mystérieuse issue d'ancêtres blancs, assimilée à l'Éthiopien, à l'Égyptien puis au Juif « sublimée, esthétisée, privilégiée, puis stigmatisée et exterminée » (p. 21). Les théories de John Speke et consorts recourent les discours scientifiques dominants de l'époque ; la théorie raciale « celle du Hamite, noir reflet déformant du blanc au miroir de Narcisse » (p. 33) fait assurément écho au schéma gobiniste de l'inégalité des races humaines « vouées au métissage » (p. 43). Le schéma racial simplificateur qui s'impose dans la totalité des discours distingue le conquérant tutsi, « le nègre blanc » ou « l'Africain civilisé », appartenant à une race dite « supérieure », dominant le pays et le Hutu, autochtone, race de Bantous agriculteurs. Cette idéologie place tout naturellement le Tutsi au pouvoir, aux côtés de son « double », le colonisateur, et développe de surcroît un complexe d'infériorité en milieu Hutu. Le poids de ce complexe est latent jusqu'au jour où le « noir d'exception » devient « une ethnie minoritaire et étrangère », reconnu « comme l'opresseur à renverser » (p. 36). Ces chimères raciales et cette prétendue ethnicité, inoculées par les discours et assimilées par les élites locales, sont alors érigées en politique génocidaire. On se doit de reconnaître que l'analyse de l'auteur, préalablement rapportée, n'est pas inédite, d'autres scientifiques et passionnés de l'histoire coloniale du Rwanda s'y sont déjà solidement attelés. Citons le précieux éclairage historique sur les origines du racisme donné par le géographe Dominique Franche (*Rwanda : Généalogie d'un génocide*, Paris, Éd. Mille et une nuits, 1997). La singularité du travail de Catherine Coquio réside dans son approche symptomatique des récits. Elle choisit de reconstruire cet imaginaire racial à travers des récits significatifs de l'époque pré-génocidaire. Le lecteur découvre ou redécouvre ces textes et leurs auteurs à la lumière des analyses et critiques concises de l'auteur.

- 3 La deuxième partie s'ouvre sur des considérations d'ordre théorique, propres à la vaste réflexion sur la narration des génocides. L'auteur fait le constat de la place décisive du témoignage et de la littérature dans le travail de mémoire récemment engagé au Rwanda et en Europe. Elle s'interroge sur le sens des différentes expressions mémorielles et sur le rôle du tiers dans le « partage » du deuil entre Africains et Européens. La question du tiers et celle de la fiction sont finement regroupées autour de la notion de « relais », notion qui permet à l'auteur de sérier trois problèmes : celui « d'une reconduite éventuelle de postures coloniales dans le processus mémoriel, lorsque l'intervention est européenne ; [celui] d'une projection ou appropriation

abusive lorsqu'elle est africaine ; [celui] d'une déréalisation de l'événement allant de pair avec l'esthétisation de son écriture, que le tiers soit Européen ou Africain » (p. 76). La suite du livre est la démonstration de cette conception qui envisage le « relais » comme vecteur de transmission de la mémoire du génocide, capable toutefois de lui faire « écran ». Avant d'aborder l'examen des récits post-génocidaires et de poser la question d'une mémoire « partageable », Catherine Coquio fait un détour nécessaire et salutaire par le Rwanda pour rendre compte du deuil collectif, si délicat soit-il, et de la tâche politique à mener. On pourra noter au passage que cette démarche est trop souvent occultée par la communauté scientifique, focalisée sur l'internationalisation de la mémoire du génocide et de ses langages. L'auteur dépeint une nation en perpétuelle tension entre la volonté de restaurer une vie sociale et d'entreprendre un deuil ; selon elle, avant d'être une politique, la mémoire au Rwanda est une « maladie » collective. Aussi longtemps que la justice et l'histoire ne certifient pas l'existence du génocide, le rescapé ne parvient pas véritablement à « faire œuvre », mais plutôt à « faire preuve ». C'est par cette distinction terminologique que l'auteur analyse les récits des rescapés, en prenant soin de préciser la confusion entre le texte de témoignage à visée documentaire et celui de littérature préfigurant une intention littéraire, disposition d'esprit difficilement envisageable au Rwanda, puisque la culture écrite n'est pas encore développée. L'examen des regards se poursuit de la sorte, en considérant les fonctions et les formes prises par les récits du « survivant exilé », du « témoin d'à côté et d'après », du témoin absent, de la victime et du tueur sollicités par un tiers. Citons le traitement pertinent de la question du témoignage écrit par un survivant exilé, en fonction des activités publiques qui prolongent ce témoignage. L'auteur classe le témoignage de Yolande Mukagasana dans un « cycle artistique », celui de Vénuste Kayimahe dans un « cycle politique », et celui d'Esther Muyawayo dans une sphère « thérapeutique ». Dans la dernière partie consacrée aux travaux de Jean Hatzfeld, l'auteur pointe avec justesse les questions problématiques d'une « éventuelle reconduite [involontaire] des postures coloniales » et d'une « esthétisation déréalisante du témoignage », en évoquant un « brouillage camouflé » des étapes de production ; constat certes bien fondé, mais empirique, qui nécessiterait une recherche approfondie sur le processus de construction testimoniale de l'œuvre de « l'écrivain-journaliste ».

- 4 L'intérêt du livre de Catherine Coquio repose sur cet examen minutieux des glissements permanents entre l'imaginaire et le réel, aux frontières si fragiles qu'ils parviennent à se confondre. Réalité rêvée et de type idéologique, d'une part, construite à partir d'énoncés performatifs qui « prétendent faire advenir, ce qu'ils énoncent » (Bourdieu, 1982) et qui conduisent au génocide. Les récits pré-génocidaires ont enfermé la société rwandaise dans les cadres du mythe et ont appliqué des concepts occidentaux, délimités par essence à un type de société en faisant abstraction de la réalité mouvante. Réalité subjective d'ordre idéologique, d'autre part, dépendante de l'intervention de divers témoins, de modes d'expression choisis et de l'interaction avec une culture étrangère, depuis longtemps dominante. Ajoutons que l'ouvrage fait la somme d'une pluralité de « notes de lecture » qui a l'avantage de fournir une matière singulièrement éclairante à la question de l'interdiscursivité idéologique. À juste titre, Françoise Dufour qualifie l'entreprise de l'auteur « d'archéologie des discours » (« Pour une archéologie des discours sur le Rwanda », *Acta Fabula*, 2005). Même si l'on peut parfois regretter la dimension synthétique des questions abordées, le livre balaie avec pertinence nombre de pistes de recherche, qui en font une sorte de manuel des récits pré et post-génocidaires.

AUTEURS

AUDREY ALVES

CREM, université Paul Verlaine-Metz

audreyalves@wanadoo.fr